



L'ÉTREINTE DU SERPENT (El abrazo de la Serpiente) de Ciro Guerra

Colombie, 2015, 1 h.58', 16/16 ans

Scénario : Ciro Guerra, Jacques Toutlemonde

Musique : Nascuy Linares

Avec : Jan Bijvoet (Theodor von Martius), Nilbio Torres (Karamakate jeune), Brionne Davis (Richard Evan Schultes), Ta'fuiyama – Antonio Bolívar (Karamakate vieux), Yauenkü Migue – Miguel Dionisio (Manduca)

Réalisateur

Ciro Guerra est né à Río de Oro (dpt de Cesar, Colombie) en 1981. Il a étudié à l'École de cinéma et de télévision à l'Université nationale de son pays. À 21 ans, après avoir réalisé quatre courts-métrages ayant remporté de nombreux prix et récompenses, il écrit et réalise *La sombra del caminante (L'ombre du promeneur)*, premier film sélectionné dans plus de 80 festivals et ayant remporté 15 prix et mentions. Son deuxième long-métrage, *Los viajes del viento (Les Voyages du vent)*, faisait partie de la Sélection officielle Un Certain Regard du Festival de Cannes 2009. Quant à *El abrazo de la serpiente* a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2015 et a reçu le C.I.C.A.A.E. Art Cinema Award du meilleur film

Synopsis

À quarante années de distance, deux explorateurs s'enfoncent dans la jungle amazonienne. Ce sont l'ethnologue allemand Theodor Koch-Grunberg, dont le périple date de 1909, et le biologiste américain Richard Evans Schultes, parti en 1940 sur les traces de son prédécesseur, jamais revenu. Tous deux sont en quête de la même fleur rare, la yakruna, supposée avoir des vertus médicinales. Ils défient la forêt et remontent le fleuve, guidés, à quelques décennies de distance, par le même chaman. C'est Karamate, ultime survivant de son peuple massacré par quelques Blancs avides d'or ou de caoutchouc et que des années de solitude ont transformé en chullachaqui, un humain dépourvu de souvenirs et d'émotions.

Le regard de Martial Knaebel (Trigon Films)

Ce film reprend le flambeau d'une tradition qui a longtemps défini le cinéma latino-américain : le réalisme magique, onirique, cher aux Fernando Solanas, Glauber Rocha et autres Fernando Birri. Alors ça foisonne de trouvailles esthétiques, de situations allant jusqu'au burlesque, cela joue aussi avec le temps et l'espace, car les deux époques se croisent et en quelque sorte se répondent. Evans suit les pas de Theodor, mais ce sont deux mondes qui n'ont rien de commun qu'ils visitent. Le chaos engendré par la présence envahissante des Blancs aura tout bouleversé – et pas pour le meilleur... On l'aura compris Ciro Guerra a voulu inverser le regard, tenté de d'imaginer un récit d'une expédition non pas raconté du point de vue de l'explorateur comme il est d'habitude, au contraire c'est le regard des «

explorés » que veut transmettre la caméra et le film. Cette inversion pertinente et nécessaire des rôles donne une tonalité rafraîchissante et légère à un propos tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Le regard de Marie Gueden

La longue traversée à la recherche de la *yakruna*, plante sacrée puissante possédant la vertu d'apprendre à rêver, est [ainsi] le moyen pour atteindre peu à peu un état de transe culminant avec la prise de la plante en question. C'est à ce moment que le film bascule dans un défilé d'images panoramiques *crescendo*, puis une séquence de formes géométriques en couleurs, créant un effet de sidération, nous donnant accès à ce que peut voir le personnage en état hallucinatoire, et permettant d'expliquer le choix du noir et blanc pour filmer la jungle verte. L'Indien aura soufflé la poudre réalisée à partir de la plante face à l'écran, comme si c'était à nous, spectateurs, qu'elle était administrée. Et le film aura d'ailleurs tôt fait de mêler différents régimes d'images par des inserts jouant de cette hypnose : plans flous créés par la surface de l'eau et plans inversés par miroitement de l'eau, gros plans d'animaux (et notamment de serpents), plans dont le fond est constitué des remous de l'eau dont émerge une figure, ou au contraire par un personnage vu à travers les flammes d'un feu à l'avant-plan. Aussi, le serpent dont il est question dans le titre est-il moins réel, quand bien même il serait vu ponctuellement à l'écran, que métaphorique : serpent cosmique – celui de la cosmogonie, permettant d'accéder à différentes dimensions –, constituant le lieu d'une expérience psychique et physique qui est un embrassement, une étreinte, faisant voyager dans le temps et l'espace. Cette sorte de voyage audio-visuel de l'ordre du rêve, analogique du cinéma, est le lieu d'un salut : « il ne pouvait être sauvé que s'il apprenait à rêver ». (sur www.critikat.com)

Le regard de Serge Molla

Les deux expéditions, tout à la fois analogues et contraires, révèlent progressivement, en s'entrecroisant dans le récit, les blessures profondes infligées par le colonisateur, aveuglé par son désir d'enrichissement personnel ou de prosélytisme religieux. Sous prétexte de développement économique ou de salut des âmes, connaissances naturelles, langues et cultures sont éradiquées. Serait-ce que l'indien et le Blanc se voient condamnés à échouer dans la construction d'une relation ? Tout semble l'indiquer, à l'exception d'un moment rare de communion où l'un l'autre sont à l'écoute de la création, mais hélas non pas de la nature qui les tolère, mais de « La Création » de Haydn grésillant sur un gramophone.

Tournée en noir et blanc, cette réalisation a la beauté des clichés du photographe Sebastião Salgado (voir son recueil *Genesis* publié en 2013) qui respecte son sujet tout en en révélant l'essentiel. Dans le contexte amazonien, le personnage principal, celui qui dicte sa loi, c'est la nature, au point que l'objet – quel qu'il soit – perd vite de la valeur et ne mérite pas le respect que lui confère le Blanc, d'autant plus que ce dernier ne se montre pas prêt à partager son savoir. L'épisode d'une boussole que ce dernier refuse d'échanger en dit long sur le regard que le scientifique pose sur ses interlocuteurs et sur la jungle qu'il s'agit finalement de mater pour pouvoir l'exploiter demain. À l'inverse, Karamate incarne un homme respectueux d'un environnement dont il dépend, qui le dépasse et qu'il saisit par des canaux qui échappent totalement aux scientifiques qu'il accompagne.

Ciro Guerra a convoqué *Mission* de Roland Joffé et *Fitzcaraldo* de Werner Herzog, tout comme il s'est souvenu du colonel Kurz d'*Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola. L'absence de héros souligne ici le dilemme : valeur et prix de la civilisation ne sont pas synonymes. Ce film porte donc bien son titre, en

évoquant le fleuve amazonien qui serpente inlassablement, mais qui étreint jusqu'à l'étouffement. Toutefois, au final, celui qui manque d'air au point d'avoir des visions (seule séquence en couleur), c'est peut-être le spectateur blanc, troublé, voire culpabilisé, par l'histoire que lui rappelle sa couleur de peau et ému par tant beauté de paysages indomptés. Décidément les tropiques sont bien tristes. (*Ciné-Feuilles 737*)

Fiche préparée par Serge Molla

Vous souhaitez réagir au film ? Adressez un courriel à : contact@cercledetudescine.ch